





La Grange



Laurent Moriceau

# La Grange

Imprimé en France par Bookelis  
Dépôt légal : Janvier 2022  
Copyright Laurent Moriceau 2022  
ISBN 979-10-424-0873-2

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*« C'est auprès de ces camarades que j'ai appris, dans la lutte, le sens du courage. Je n'ai cessé de voir des hommes et des femmes risquer et donner leur vie pour une idée. J'ai vu des hommes supporter des brutalités et des tortures sans craquer, montrant une force et une résistance qui défient l'imagination. J'ai appris que le courage n'est pas l'absence de peur, mais la capacité de la vaincre. »*

Nelson Mandela, *Un long chemin vers la liberté*, 1994





## Préface

Tant qu'il y aura des hommes ou des femmes sur terre, il y aura des crimes !

Jane Maury, jeune lieutenant fraîchement sortie du concours de la gendarmerie, arrive à Loches pour son premier poste. Elle est aussitôt confrontée à sa première enquête. Un squelette vient d'être retrouvé ! Au fil des pages de son roman, Laurent Moriceau développe l'investigation avec un talent qui lui est propre.

Le synopsis se déroule sur deux plans. C'est intrigant au début, puis on se plonge rapidement et facilement dans la lecture de ce roman policier.

Sur un premier plan, l'enquête se passe à notre époque. Un second plan nous reporte plus de soixante-quinze ans en arrière, pendant la guerre 1939/1945 en Touraine du Sud et en Bretagne, mélangeant l'imagination et l'authenticité. Laurent Moriceau ressort de l'ombre plusieurs personnages ayant réellement existé : la vicomtesse Marie-Thérèse de Poix du château de Laroche-Ploquin à Sepmes, l'abbé Henri Péan, curé de Draché, le vétérinaire André Goupille de La Haye-Descartes (aujourd'hui Descartes), Marie-Thérèse Le Calvez, Job Mainguy, Pierre Huet de Plouha, et bien d'autres... Des hommes, des femmes avec des passés de héros. Février 1944, tout s'arrêta brutalement avec le démantèlement par la police allemande d'une grande partie des groupes du réseau Libération-Nord dans l'ensemble de la Touraine. L'abbé Péan fut emprisonné, torturé et décéda à Tours. Et comme beaucoup, la vicomtesse de Poix et André Goupille ainsi que sa famille furent arrêtés, torturés et déportés en Allemagne dans les camps de concentration. Hélas, tous les déportés ne sont pas revenus. Mais les uns et les autres, héros à leur manière, n'avaient qu'un seul idéal : la libération de la France, l'amour et la grandeur de la patrie.

Ceux qui s'intéressent à la Seconde Guerre mondiale savent bien qu'il existait diverses filières de passage pour se rendre en Espagne, en Suisse ou d'autres pays libres. Qui étaient ces femmes et ces hommes de l'ombre, qu'on appelait les « passeurs » et qui, de nuit le plus souvent, effectuaient des passages de la ligne de démarcation avec leurs « colis » : des réfractaires au STO, des aviateurs abattus sur le sol français, des juifs persécutés, des membres de la Résistance... Combien ont pris de tels risques ? Agissaient-ils en réseau ou pour leur propre compte ? Se sont-ils souvent fait prendre, déporter, torturer ?

C'est sur la trame d'une enquête policière que Laurent Moriceau vous propose de retracer une partie du passé des résistants en Sud Touraine. Vous découvrirez également les héros bretons, affiliés au réseau Shelburn.

L'énigme en est passionnante, et je vous laisse le soin de la découvrir.

En vous souhaitant une bonne lecture.

**Jean-Gilles DUTARDRE**

Spécialiste de la Résistance sud-tourangelle  
et auteur de quatre livres sur le sujet  
(voir remerciements en fin de livre)

# CHAPITRE 1

11 h 53. La ponctualité de Tim n'était pas forcément son point fort, loin de là, mais pour une fois, il avait respecté le timing qu'il s'était imposé, à savoir arriver avant midi.

Dans cinq minutes, son monospace passerait le portail de la maison qu'il venait d'acquérir dans le sud de la Touraine, et si tout allait bien, il y dormirait sa première nuit.

Dix ans à travailler dans le conseil financier lui avaient permis de comprendre énormément de choses. Il n'y avait malheureusement pas de placement ni de recette miracle. Il était devenu le roi de la vente de vent, une sorte d'Éole de pacotille, et avait fini par tout envoyer balader lors d'une réunion de recadrage. L'ogre monétaire ne l'avait pas mangé, et il pouvait à nouveau se regarder dans une glace.

Mais il avait aussi appris qu'acheter une maison dès que possible était beaucoup plus intéressant qu'une location sur le long terme. Au lieu de jeter les loyers par la fenêtre tous les mois, il investirait sur son avenir et sur son mieux-vivre.

11 h 59. L'imposante Peugeot de Tim passa le portail ouvert apparemment depuis des années ; il était à l'image de l'ensemble de ce domaine, un peu à l'abandon. Les anciens propriétaires n'avaient pas jugé utile de le réparer.

« *Ce sera mon premier chantier* », se dit Tim en regardant avec inquiétude l'état du portail qu'il n'avait pas vu si dégradé lors de sa première visite.

Comme pour lui souhaiter la bienvenue, le soleil était enfin sorti de sa cachette nuageuse et inondait la maison d'une belle lumière brillante et dorée, qui conforta et rassura le jeune homme. Malgré sa vétusté, cette propriété était un vrai coup de cœur. Il l'imaginait débarrassée de ses herbes folles qui envahissaient la quasi-totalité du terrain, nettoyée, ravalée, décapée, dépoussiérée, rajeunie, habitée !

Cette bâtisse n'était pas imposante, mais elle offrait une vie aérée, avec une possibilité de cuisine-salle à manger-salon en open space, et même l'implantation d'une cheminée centrale. Tim en rêvait utopiquement, en espérant pouvoir se permettre financièrement cette petite folie. L'étage était paradoxalement mieux aménagé que le rez-de-chaussée, et l'absence de chauffage pendant tous ces hivers n'avait apparemment pas endommagé les murs. Les pièces ne semblaient souffrir d'aucune humidité, signe certainement d'une bonne isolation. Les poutres présentes aussi bien en bas qu'en haut avaient été prédominantes dans le choix d'achat de Tim, tout comme la vue dégagée plein sud, avec la certitude de ne jamais avoir de constructions qui gêneraient sa vue et sa quiétude.

Mais la cerise sur le gâteau était cette grange attenante à la maison, qui avait définitivement décidé Tim à signer ce compromis d'achat. En effet, depuis son départ fracassant de la banque où il exerçait son métier d'escroc, il avait choisi de prendre sa vie en main et de rebondir sur ce qu'il savait faire de mieux : la musique.

Cette grange était donc idéalement située et largement assez grande pour y installer un studio d'enregistrement. Certes, énormément de travaux étaient à prévoir en termes d'isolation, d'acoustique, d'aménagement, et le sol était encore en terre battue, mais Tim ne manquait pas de courage, d'idées et se projetait parfaitement dans cet univers calme, apaisé, propice à l'inspiration d'écriture et de composition.

*« Je vois très bien ici, à côté de cette fenêtre, ma console de travail avec ma table de mix, mes moniteurs et les racks d'effets. Et là, juste en prolongement de cette poutre, la cabine réservée aux musiciens qui viendront enregistrer. »*

Tim rêvait déjà, constatant avec plaisir que cette grange était finalement plus grande que dans ses souvenirs, lors des deux visites nécessaires à sa décision.

Un rictus venait lui illuminer le visage :

*«Je vais même avoir la place de faire un petit coin cocooning avec un canapé, une cafetière et un frigo, juste là »,* pensa-t-il en appréhendant encore mieux l'espace.

Il était plus que pressé de commencer les travaux et d'agencer comme il le souhaitait ce coin de travail, de vie, de plaisir et de partage.

Acheter dans un hameau calme et loin de toute folie urbaine était donc en tête de liste de son cahier des charges pour cet investissement.

Tim avait prévu de passer uniquement le week-end dans sa nouvelle demeure, histoire de faire le tour du propriétaire, recenser les priorités, mesurer, prendre des photos pour demander des devis. Il avait contracté un prêt très large qui engloberait une bonne partie des travaux, pourtant il aurait à mettre sérieusement la main à la pâte. Ce n'était pas un grand bricoleur, mais pour avoir déjà consulté quelques offres de prix émanant de certains artisans, il était conscient qu'il ne pourrait malheureusement pas tout se permettre.

Il avait conservé son appartement tourangeau pendant quelques semaines et comptait s'installer définitivement à la fin de son bail. Ça lui laissait le temps d'aménager son nouveau nid à sa guise et surtout de commencer les plans pour son futur bureau.



## CHAPITRE 2

Jane sommeillait. Éreintée par la semaine passée en stage intensif après son succès au concours de lieutenant de gendarmerie, elle avait décidé que ce week-end serait off, à savoir : repos complet. « *Mon canapé, ma télé et mon bouquin seront mes seules distractions pour ces deux jours* », s'était-elle dit, amusée et attirée par cet excellent programme.

Il fallait dire que le contenu était on ne peut plus physique, avec des épreuves de courses à pied, tractions, flexions, cordes. Elle avait même eu du mal à assimiler la théorie, emportée régulièrement par une envie de fermer les yeux pour s'octroyer une sieste réparatrice. « JANE MAURY ! VOUS VOULEZ UN TRANSAT POUR VOTRE SIESTE ? » s'époumonait l'officier responsable du stage. Cela avait pour effet de la rebooster pour quelques minutes...

Devant la pauvreté des programmes télé, elle avait décidé de tuer le temps avec un thriller. Un roman de Mary Higgins Clark, Fred Vargas ou Michael Connelly pouvait l'immobiliser pendant des heures.

Sa silhouette longiligne d'un mètre soixante-dix était pourtant habituée à la dure. Ceinture noire de karaté, elle courait régulièrement pour s'aérer la tête et conserver sa ligne. Mais ce soir, c'était au-dessus de ses forces. Elle devait se reposer.

Elle appréhendait la journée de lundi, mais restait tout de même très excitée par cette première affectation à la gendarmerie de Loches.

« *Qu'est-ce qui m'attend ?* », « *Vais-je être à la hauteur ?* » étaient les questions qui lui revenaient fréquemment en tête.

Est-ce que son quotidien ressemblerait aux scénarios de ses lectures ou des séries policières qu'elle regardait parfois à la télé ? Tout cela n'avait pas forcément été détaillé dans sa

formation initiale, même si, sur les dix-huit mois, elle avait effectué des stages dans différents services de gendarmerie ou autres administrations. Mais dans toutes ces immersions, elle n'était pas actrice, juste observatrice. Et ça changeait tout. Elle aurait désormais la responsabilité des interrogatoires, des filatures, des arrestations et de son arme.

— Vais-je avoir besoin de tirer un jour pour sauver ma peau ?

— Mlle Maury, vous êtes à présent officier de gendarmerie, et je vous souhaite bon vent !

Elle riait toute seule de ses bêtises devant son miroir. À 28 ans, elle restait, malgré toutes ses angoisses, persuadée qu'elle avait fait le bon choix de carrière.

Elle n'irait pas courir aujourd'hui. Elle se dirigea doucement, mais sûrement vers son canapé avec en main *La Fille du train* de Paula Hawkins, qui avait été numéro un des ventes en Angleterre et aux États-Unis.

Elle en frissonnait déjà.



## CHAPITRE 3

Extirpant de sa voiture son sac de couchage et son duvet, Tim commençait à installer son « camp de base » au premier étage, à l'endroit qui serait certainement sa future chambre. Les 25 m<sup>2</sup> lui donneraient l'aisance suffisante et, de plus, la pièce jouxtait la salle de bain, qui n'était pour l'instant équipée que d'un lavabo et un bidet. On pouvait remarquer que l'ancien propriétaire n'avait pas jugé utile de faire un grand ménage avant son départ. Ou plutôt l'ancienne propriétaire, car la pauvre Mme Robert avait fini toute seule dans cette maison depuis que son mari, on ne sait pour quelle raison, avait disparu du jour au lendemain.

Certes, ce n'était plus l'amour fou. Il y avait les habitudes, après quinze ans de vie commune, qui s'étaient installées. Mais l'homme semblait tout de même bizarre depuis quelques semaines. Il s'était, en effet, fait licencié dans la boîte qui l'embauchait depuis dix-sept années, et il passait désormais toutes ses journées dans cette maison à se morfondre. Mais on ne part pas comme ça sans au moins essayer de discuter et d'améliorer le quotidien. Un soir, en rentrant, Mme Robert avait constaté qu'il n'était plus là. Il n'avait même pas pris le soin de prévenir. Tout avait dû se faire sur un coup de tête. Une fille lui avait sûrement mis le grappin dessus, pensa madame Robert. Elle l'avait attendu plusieurs mois, sans avoir la moindre nouvelle. Devenue seule propriétaire des lieux et ne supportant plus la solitude, elle était partie. Elle avait choisi un appartement sur Loches, plus près de son travail.

La décoration des différentes pièces se résumait à un grossier crépi sur les murs et de la tomette sur le sol du rez-de-chaussée. On était loin de l'apparat des maisons bourgeoises des années 1900, date approximative de construction de cette bâtisse, même si aucun document ne pouvait le prouver.

Tim avait apporté des outils pour commencer à tirer quelques plans de la maison, mais surtout du futur studio qu'il devrait créer du sol au plafond.

Après avoir avalé un jambon-beurre qu'il s'était préparé avant de partir – il ne se nourrirait que de sandwiches ce week-end –, il installa la cafetière dans ce qui serait la cuisine. Hormis quelques tuyaux de cuivre peints et des goulottes électriques, seul un évier vétuste ornait cette pièce. Tim avait d'ailleurs amené les éponges, lavettes et autres produits pour le récurer et le désinfecter, car il semblait n'avoir pas été entretenu très régulièrement.

Une armoire avec deux grandes portes, encastrée dans le mur servirait forcément par la suite, à condition de la nettoyer de fond en comble et surtout d'enlever ce papier collant à grosses fleurs orange. Les portes ne fermaient pas correctement, et la grosse clé ne tournait plus dans la serrure.

— Eh bien ! Rien que sur cette armoire, j'ai une journée de travail, sourit Tim, ironiquement amusé par l'ampleur du chantier qui l'attendait.

Trente ans, c'est le bel âge. On est plein de ressources et d'énergie, et Tim n'en manquait pas. Après sa démission de la banque où il officiait, il avait été obligé de reprendre un job, car il n'avait plus aucuns revenus.

Un ami lui avait conseillé de postuler à La Poste pour faire le facteur. Apparemment, c'était un domaine qui recrutait. L'entretien s'était relativement bien passé, puisqu'il avait commencé la distribution du courrier la semaine suivante. Il se rappelait très bien son entretien, qui avait duré en tout et pour tout un quart d'heure :

— Bonjour, M. Aubert. Votre prénom, c'est Tim, c'est cela ?

— Oui, tout à fait, merci de me recevoir.

— Bien... Je viens de lire votre CV, et nous sommes évidemment intéressés par votre candidature. Mais au regard de ce dernier, vous savez certainement que la Banque Postale

recrute également des conseillers financiers. C'est pourtant votre formation et dix ans de votre vie professionnelle...

— Oui Monsieur, je sais, mais je suis parti de moi-même de ce secteur et me suis promis de ne plus y remettre les pieds. Le service public m'intéresse, et je pense que la mission de facteur me correspond parfaitement.

— Vous savez que c'est un métier qui peut se révéler parfois dur physiquement ?

— Oui, j'ai un ami facteur qui me parle de son métier. Et outre le fait que, par temps pluvieux ou froid, cela puisse être épuisant, il y trouve énormément de plaisir.

— Bien écoutez, c'est parfait ! Je vous laisse lire et signer votre contrat et je vous attends lundi prochain, en pleine forme, à 6 h 15.

Voilà comment s'était déroulé son entretien. Pas plus, pas moins. Mais il n'avait pas menti : Tim était quelqu'un qui aimait les gens, les respectait, au grand dam de ses ex-responsables. Il ne pouvait donc vraiment pas vendre de l'assurance-décès à un jeune de 18 ans qui venait pour ouvrir son premier compte bancaire. Ce job n'était pas pour lui.

Cela faisait maintenant deux mois qu'il était facteur. Son ami avait raison. C'était très dur physiquement, mais il appréciait le contact privilégié qu'il avait avec les gens.

Ce nouveau métier avait de plus un autre avantage, non négligeable, pour le jeune propriétaire : il ne travaillait que le matin. À 14 heures, il serait de retour chez lui pour continuer ses travaux.

Une nouvelle vie s'ouvrait véritablement à lui.

L'odeur du café lui arrivait discrètement aux narines et le sortit de ses pensées.

— Allez, Tim ! C'est aujourd'hui que tout commence. Ce 19 mars 2015, c'est le début de l'aventure ! se motiva-t-il.

Il avait choisi d'entamer les travaux par le studio pour marquer le coup. Il se dirigea vers la grange, armé de son mètre, un marteau et quelques pieux en bois qu'il avait trouvés derrière la maison, pour appréhender les surfaces. Ces piquets

lui serviraient de repères. Un cordeau relié entre ces bouts de bois lui permettrait de se projeter dans ce futur espace et réajuster si besoin.

Il en plantait déjà deux qui définiraient la face avant de la cabine, celle qui comportait une large vitre à travers laquelle on pourrait voir s'exprimer les musiciens ou les chanteurs. Elle était située, en principe, juste en face de la console.

Le troisième pieu avait plus de mal à s'enfoncer.

*« Aïe ! J'ai comme l'impression qu'il y a une pierre qui me gêne. Je ne suis pas à quelques centimètres. Je vais essayer de côté. Mais toujours impossible de planter ce bout de bois. »*

Tim avait vu une vieille pelle oubliée par l'ancien propriétaire dans une remise pas très loin de la grange.

*« De toute façon, il va falloir décaisser un peu pour faire le béton au sol, donc cette pierre va gêner »,* se dit Tim qui avait déjà commencé à creuser la terre battue afin de la sortir et continuer son métrage.

Au quatrième coup de pelle, Tim vit apparaître ce qui le gênait depuis un quart d'heure. Mais bizarrement, cela n'avait pas la couleur d'une pierre. C'était plutôt blanc. Et même beige. En dégageant un peu plus, il prit soudain conscience que ce n'était pas une pierre qui l'empêchait de poursuivre. C'était un os.

Un peu émoussé par cette découverte et pensant qu'un animal avait dû être enterré là, il continua de déblayer autour. Petit à petit, des frissons vinrent le saisir dans le dos et au-dessus du crâne ; la sueur ruisselait sur ses tempes au fur et à mesure des coups de pelle. L'os ressemblait bien à un humérus. Et cet autre à côté, qu'il avait commencé à dégager, était un crâne humain.

Un squelette avait été enterré là. Dans son studio.

## CHAPITRE 4

*Highway to hell*, la sonnerie du portable, s'était mise à retentir dans tout son appartement. Il était 6 heures du matin, ce dimanche, et Jane avait du mal à faire surface. Ce n'était pas son activité physique de la veille qui l'avait fatiguée, mais plutôt *La fille du train* qui l'avait maintenue éveillée tard.

La sonnerie, qui s'était arrêtée, reprit de plus belle et Jane, ne connaissant pas le numéro affiché, hésitait. Elle finit par décrocher :

— *Lieutenant Maury ?*

— Heu non ! Enfin heu... si !

C'était la première fois qu'elle entendait son grade suivi de son nom au téléphone.

— *Désolé de vous déranger. Capitaine Augustin au téléphone. J'ai absolument besoin de vous aujourd'hui. Je sais que votre affectation est prévue pour demain, mais nous avons eu à l'instant un signalement de cadavre, et je n'ai personne sous la main pour aller constater avec moi et ouvrir les investigations. Pouvez-vous venir au commissariat pour 8 heures ?*

Pour une journée qui devait être calme, ça commençait fort.

— Heu... Bonjour, Capitaine ! ... C'est-à-dire que... heu... ben... Oui, oui, j'y serai !

— *OK. Merci à vous. Je vous attends, et n'oubliez pas les croissants !*

Il raccrocha. Jane resta abasourdie quelques minutes. Fini le repos, son canapé, sa fille dans le train. Le devoir l'appelait un peu plus tôt que prévu.

— C'est quoi, ce cadavre ? Mon premier cadavre ! dit-elle un peu effrayée par ce terme, mais excitée par cette première affaire.

La douche réparatrice ne l'avait pas détournée de ses pensées. Elle essayait malgré tout de se remémorer ses cours, ses immersions ou éventuellement ses différentes lectures

pour avoir en tête le « process » à suivre quand on était devant un cadavre, quand *elle* serait devant *son* premier cadavre !

Elle décida de s'habiller plutôt streetwear en enfilant un jean, un sweat à capuche et son inusable Perfecto. Des Stan Smith vinrent compléter cette tenue décontractée qu'elle espérait pouvoir conserver dans son quotidien. En effet, certaines gendarmeries obligeaient le port de la tenue réglementaire d'officier, et ça, ce ne serait pas forcément une bonne nouvelle pour Jane.

Elle aimait et se sentait à l'aise dans ses vêtements. Tout comme elle adorait, dans certaines circonstances, se pomponner. Elle n'hésitait pas à adopter la jupe, parfois mini, avec escarpins pour festoyer avec les copines ou faire une soirée avec Marie, sa « twin », comme elle aimait l'appeler. Jane avait en effet une sœur jumelle, peut-être un peu plus rangée puisque, depuis quelques mois, elle était en couple. Mais Marie arrivait à « s'échapper » de temps en temps pour faire la folle avec sa frangine. C'était un besoin vital pour toutes les deux de se retrouver.

La silhouette longiligne de Jane lui permettait de porter toutes les tenues sexy ; ses yeux bleus, sublimés par un maquillage *light* mais judicieux, ne laissaient pas indifférents les quelques garçons qu'elle croisait dans son quotidien. Mais à ce jour, aucun n'avait réellement réussi à la désarçonner et lui faire tourner la tête. Son futur métier s'en chargeait parfaitement.

Pas de jupe ni de maquillage aujourd'hui ! Le soleil et l'air frais de ce matin finissaient de la réveiller. Le bonnet sur la tête, laissant dépasser ses cheveux bruns mi-longs, lui allait à ravir. Elle n'avait dormi que quatre heures, mais elle se sentait malgré tout d'attaque, voyant se profiler une longue et inoubliable journée.

Il était 7 h 30, et Jane se mettait en quête de trouver une boulangerie. Son capitaine lui avait demandé de ramener des croissants. Une coutume ? Une blague ? Une sorte de gentil bizutage ? Dans le doute, elle préférait prendre au mot son supérieur, d'autant qu'à part son indispensable café du matin, elle n'avait rien pu avaler après son réveil matinal un peu brutal... et inattendu.

## CHAPITRE 5

Février 1941 : L'abbé Péan<sup>1</sup> officiait, comme tous les dimanches matin, à l'église bondée de Draché. Il avait la mine fatiguée, les traits tirés, mais haranguait toujours son auditoire avec passion et dynamisme, même s'il n'avait pas dormi de la nuit.

Aux pieds, à peine dissimulées par sa soutane, ses bottes encore crottées avaient laissé sur le sol des traces de boue, qu'il nettoierait après l'office. La moitié de ses fidèles n'était pas étonnée par son allure fourbue, harassée et restait admirative devant cet homme.

Henri Péan, né en août 1901 dans le Loir-et-Cher, avait suivi toutes ses études en Belgique, à Louvain, avant d'être nommé Vicaire à Langeais en 1929. L'année suivante, il était ordonné curé de Draché et de la Celle-Saint-Avant, dans le sud du département d'Indre-et-Loire. Il reprit ses études et obtint son baccalauréat ainsi qu'un certificat de mathématiques à l'université de Poitiers. Ses études en Belgique avaient empêché sa mobilisation, qu'il effectuera plus tard, en avril 1940, à l'école des officiers de réserve de Vannes.

L'abbé était une vraie pile électrique et ne pouvait rester en place. Seules deux choses comptaient pour lui : la libération de la France et son engagement de prêtre catholique.

La veille au soir, il avait quitté son église vers 21 heures. Dans le froid et sous la pluie, il marchait d'une allure vive et connaissait exactement sa destination : Ligueil. Mais il n'allait pas emprunter la route comme on le fait habituellement. Il arpentaient et crapahutait dans les champs et les forêts, n'hésitant pas à traverser les barbelés ou se cacher dans les fossés gorgés d'eau si besoin.

Il était suivi par deux personnes qui essayaient tant bien que mal de coller à son rythme. L'un était blessé à la jambe et aidé par le deuxième. Tous les deux montraient une vive

détermination à franchir cette ligne imaginaire et à rentrer en Angleterre le plus rapidement possible.

Depuis l'été 1940, la France était en effet coupée en deux par la ligne de démarcation. Mille deux cents kilomètres des Pyrénées au Jura et treize départements avaient été impactés. Cette ligne isolait la France occupée par les Allemands au nord, tandis qu'au sud elle était libre et toujours sous gouvernement français siégeant à Vichy.

Mais l'histoire nous a malheureusement appris, depuis, que les autorités allemandes possédaient bien les pleins pouvoirs sur l'ensemble du territoire.

Une partie de l'est du département de l'Indre-et-Loire était donc traversée par cette ligne qui suivait le cours du Cher et qui amenait des situations cocasses telles que la séparation du château de Chenonceau, bâti en travers de la rivière, ou le statut de la ville de Vierzon, dans le département à côté, qui avait sa partie nord en zone occupée tandis que Vierzon sud était libre.

— Allez, courage les amis ! Dans une heure, vous serez en zone libre.

L'abbé essayait de rassurer comme il le pouvait les deux pilotes anglais qu'il avait hébergés clandestinement et soignés dans son presbytère à Draché, aidé par ses parents, engagés également dans cette cause humaine et courageuse.

Les presbytères voisins et même des fermes aux alentours prenaient aussi des risques en hébergeant des pilotes, des parachutistes, des juifs ou des résistants souhaitant passer en zone libre. Une ou deux fois par semaine, au péril de sa vie, l'abbé Péan venait chercher ses « colis », à pied ou à vélo, pour les ramener vers le droit chemin de la liberté.

Une autre personne bravait tous les dangers dans son château de Laroche-Ploquin situé en zone occupée, à seulement quelques kilomètres de la zone libre : la vicomtesse Marie-Thérèse de Poix<sup>2</sup>.



## CHAPITRE 6

Tim, à peine remis de sa découverte, se serait bien passé de cet « intrus » qui l'obligeait à cesser toute investigation dans sa grange. Il regarda à plusieurs reprises ces ossements partiellement dévoilés mais bien réels, et s'interrogea :

— Bon ben... je fais quoi, là ?

Complètement dubitatif devant cette fresque macabre, il tournait et retournait toutes les possibilités s'offrant à lui. *« Faire comme si de rien n'était et enterrer ce squelette dehors, au fond du jardin ? »* Le nouveau propriétaire fit la moue à la pensée de cette option. *« Une chose est sûre, c'est que ma grange n'est pas un cimetière et qu'il est complètement anormal qu'un squelette y repose »,* soupira Tim. *« Il faut vraiment que j'en fasse part aux autorités et ne plus toucher à rien, comme dans les films. »* Il grimaça. *« Eux me diront ce que je dois faire. »*

Sans plus attendre, Tim prit son portable et composa instinctivement le 17. Pendant le sempiternel message « Vous avez demandé la police, ne quittez pas », il réfléchit à la manière avec laquelle il allait aborder sa découverte.

— *Police j'écoute !*

Ah ben plus le temps de ressasser son discours, ce serait de l'improvisation.

— Bonjour, monsieur, je vous appelle parce que j'ai trouvé un squelette chez moi, dit-il brutalement d'une voix un peu tremblante, en essayant de masquer son stress.

— *Bien sûr, monsieur ! C'est très drôle, mais vous savez, ce numéro est réservé aux urgences et aux appels au secours, et je ne suis pas certain du bien-fondé de votre démarche. Vous savez que j'ai la possibilité de tracer votre téléphone ?*

— Non, mais je ne rigole pas, monsieur !

— *Moi non plus, jeune homme. Aujourd'hui, c'est samedi, le jour des plaisantins. Nous sommes habitués. J'ai vraiment d'autres appels à gérer !*

Tim était un peu vexé et remonté par la réponse du policier :

— Comme ça ne vous intéresse pas et que vous ne me prenez pas au sérieux, je vais enterrer ce squelette au fond de mon jardin et je vais pouvoir continuer mes travaux. Bonne journée !

Et de colère, il raccrocha.

Tim était certes un garçon très gentil, sympathique et empathique, mais il ne fallait pas non plus se foutre de lui ouvertement. Ce n'était pas du tout son genre de plaisanter au téléphone, surtout avec la police.

Il s'était assis sur le perron de sa porte, l'air hagard, et se disait que c'était la première fois qu'il était confronté à un tel dilemme. Devait-il continuer ses travaux malgré le « visiteur clandestin » ? Fallait-il qu'il prenne des photos de cet « intrus » pour prouver sa bonne foi au commissariat ?

De toute manière, le week-end était foutu. Tim avait perdu toute son énergie et toute sa volonté d'avancer dans son projet avec cette découverte mortuaire.

*« Je vais prendre trois ou quatre photos et dire deux mots à la police en rentrant chez moi »,* pensa-t-il.

Cela lui ferait le plus grand bien de se défouler gentiment après l'accueil téléphonique qu'il venait d'avoir avec une administration censée aider les personnes dans le besoin.

Il commença à ranger son duvet et son matelas qui finalement ne serviraient pas. Il s'était évertué à le gonfler à la bouche, car son gonfleur à pied avait rendu l'âme au bout de dix pressions.

*« Décidément, ce n'est pas un bon week-end »,* se disait-il en essayant de relativiser. *« Mais ça fait des années que je cherche la maison de mes rêves, je ne suis plus à un week-end près ! Je vais rentrer me reposer et je reviendrai la semaine prochaine pour continuer mes investigations, une fois que la*

*police se sera bougée pour venir constater et retirer ce squelette de mon studio. »*

Il restait malgré tout toujours remonté par le manque de professionnalisme de son récent interlocuteur et se permettrait d'en remettre une couche au commissariat.

— La cafetière, elle, restera là ! Ce sera ça de moins à déménager, ironisa Tim tout en veillant à bien fermer la porte de la maison à clé.

Les portes de la grange étaient, quant à elles, closes par une solide chaîne et son cadenas. Il avait tout de même pris le soin de recouvrir de terre le peu du squelette qu'il avait sorti, ne serait-ce que par respect pour l'homme qui reposait ici. « *À moins que ce soit une femme ?* » Se surprit-il à penser.

— Qu'est-ce que ce sera chouette quand la baie vitrée sera installée à la place de ces deux vieilles portes en bois !

Les dimensions de cette ouverture faisaient partie de sa « liste de courses » pour ce week-end afin de commencer à chiffrer l'ensemble des dépenses inhérentes à son futur studio. Cela devrait attendre quelques jours.

Il s'apprêtait à monter dans sa voiture, ayant vérifié une dernière fois qu'il n'avait rien oublié, quand son téléphone vibra dans sa poche. « Numéro privé » s'affichait. Il avait pour principe de ne pas répondre à ces appels.

— Si ceux qui veulent me joindre ont quelque chose à cacher, cela ne m'intéresse pas, marmonna-t-il, toujours un peu remonté par l'épisode téléphonique et agacé par ce genre d'appel.

Mais soudain il lui vint à l'esprit que c'était peut-être le policier bourru, épris de remords, qui le recontactait. Il appuya sur le bouton vert de son iPhone.

— Oui, allô !?

— *Bonjour monsieur. Capitaine Augustin de la gendarmerie de Loches. Le commissariat vient de me signaler votre appel concernant la découverte d'un squelette. Pouvez-vous m'en dire plus*

